

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 NOVEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.]

LA VIE COURANTE

La compagnie Richelieu & Ontario prévoit, pour l'an prochain, une affluence de touristes dont nos visiteurs de cet été n'auront été qu'un piteux échantillon. Le mérite en soit à la compagnie de navigation dont l'esprit d'initiation a doté nos principales plages d'hôtels luxueux où l'étranger, le touriste trouve plus de confort qu'à son home même.

Au fait, il n'y a pas de raison pour que la nature canadienne n'acquiert pas la célébrité des villégiatures européennes ou des Etats-Unis. Nos rivières, nos paysages, nos Laurentides, nos plages, nos crépuscules n'ont besoin que de poètes et d'artistes pour acquérir bientôt le prestige des rives hollandaises, des tableaux suisses, des Pyrénées, d'Orchard Beach, des falaises bretonnes, du ciel bleu d'Italie... En attendant les faiseurs de réputation patentés, le voyageur voit, admire, et colporte ses impressions. C'est la meilleure réclame, parce que c'est la seule qui ne se vende pas.

* * M. François Laurentie, le nouveau préposé à la chaire de littérature de l'Université Laval,—à qui nous souhaitons la bienvenue—nous est arrivé plein de science et de courage. Notre gent des lettres attend avec un brin de la fièvre sacrée l'ouverture des soirées littéraires de Laval. Car ces soirées sont une des chics institutions de nos automnes. Vous y verrez régulièrement un auditoire majestueusement composé de jeunes filles désireuses de repasser leurs bas au bleu ou de faire des oillades timides aux médecins vingtième siècle qui ont la réputation de venir de littérature leurs ordonnances aux gracieuses malades.

Quel que soit le motif de l'assiduité aux cours de littérature, ces entretiens artistiques laisseront toujours quelque chose d'excellent et contribueront à relever le ton des discussions si vulgairement profanes qui s'entendent généralement aux bals et un peu dans toutes les réunions mondaines.

Malheureusement, ceux qui ont le plus besoin de ces leçons littéraires—les étudiants—s'abstiendront comme d'ordinaire, et les cours de M. Laurentie, comme tant d'autres excellentes institutions, n'auront peut-être pas tout à fait atteint le but... A moins que ces dames soient inscrites à la faculté des arts de l'Université Laval ! Pourquoi pas !

* * * Accompagné d'une terrible étincelle électrique à été dit le dernier mot du mélodrame sanglant de Buffalo : Czolgosz a payé de sa vie son beau geste, et il est d'ores et déjà proclamé saint sur les autres anarchistes.

Les gouvernements, comme d'ailleurs un peu les individus, sont douloureusement satisfaits du châtiement. On doit évidemment faire justice d'un monsieur

qui professe de mettre des bâtons dans les rouages de la machine sociale, puisque paraît-il cette machine est parfaite et qu'il n'est permis à personne de faire de trop violentes expériences des ressorts de son invention.

Je relisais par hasard une "Note du jour" de *La Patrie*, dans laquelle J. D. C. proteste contre la longueur du délai octroyé à l'agonie de Czolgosz. Selon lui, il aurait fallu pendre le meurtrier le lendemain même du crime, ces sursis n'étant pas de mise en ce siècle de perfectionnements, et cœtera !

Soyons hommes. La justice n'exclut pas l'humanité. Un pareil acharnement à réclamer la tête d'un malheureux est bien mal entendu. J. D. C. fait un piètre moraliste. Il eût été meilleur justicier, meilleur policier.

* * Et Mlle Stone, enlevée par des brigands turcs et maintenue en captivité sur les Balkans en attendant la rançon qui décidera messieurs les bandits à lâcher la belle ? Je faisais ici même remarquer l'autre jour la parité du cas de Mlle Stone avec celui de la comtesse Gyp qui, l'an dernier, jugea à propos d'organiser un petit enlèvement devant lui donner un regain de popularité. Mais je vous jure que je ne pensais pas du tout sérieusement qu'une jeune fille pût, par simple fantaisie, se payer une séquestration d'une trentaine de jours dans les cavernes des Balkans. Il n'y a pour tant rien de si vrai, et Mlle Stone est tout simplement en train de se trouver une dot qu'elle offrira à son fiancé—et ne nous étonnons pas d'apprendre que ce fiancé est précisément le chef de la troupe ravisseuse.

C'est la suite inéluctable de l'éducation féminine de notre époque. Nos jeunes filles rêvent de héros de roman mais, s'apercevant sur le tard que les princes charmants sont plutôt clair-semés et que l'âge est moins patient qu'un modeste soupirant, elles se décident à concéder leur main au premier venu... qui retarde déjà. Alors ce qu'un frais minois méritait, une dot devra l'acheter, et pour trouver la dot, il faut escalader les Balkans. Mieux vaut, n'est-ce pas, modérer ses rêves afin que le réveil ne nous précipite pas de trop haut.

HENRY D'ELS.

LA MORT N'EXISTE PAS

OTTAWA, JOUR DE LA TOUSSAINT, 1901

La mort n'existe pas. Quand l'astre-roi s'éteint
Au ponant empourpré des reflets de sa robe,
Lorsque le jour mourant à nos yeux se dérobe,
En noyant dans son sang radieux le lointain,
C'est pour aller renaître à l'autre bout du globe.

Rien ne meurt à jamais, rien à jamais ne fuit :
La goutte d'eau qui monte au ciel du précipice,
Captive du rayon que le soleil y glisse,
Peut redescendre en perle, au milieu de la nuit,
Dans le lis altéré qui lui tend son calice.

Les feuilles des forêts tombent comme des pleurs,
Et l'orme dépouillé semble au loin un squelette ;
Tout est fané, gazon, jasmin et violette ;
Mais Floréal toujours ressuscite les fleurs,
Et redonner aux bosquets frissonnants leur toilette.

Les fleuves débordés submergent les grands monts
Et rien n'apparaît plus sur l'onde où tout se noie ;
Mais soudain l'arc-en-ciel au firmament chatole,
Et la terre du sein des flots lourds de limons
Emerge, et de nouveau brille et frémit de joie.

Par l'ouragan farouche un chêne est renversé :
Un rejeton en sort, croît et se ramifie.
L'émondeur, en blessant le cep, le fortifie.
L'herbe pousse plus drue où la faux a passé.
Rien ne peut étouffer le souffle de la vie.

Tirez du fond des eaux un fragment de corail,
Laissez-le retomber sur son lit de calcaire :
La fleur du polypier, arrachée à sa mère,
Par un mystérieux et persistant travail
Reforme un nouvel arbre au sein de l'onde amère.

Frappez avec le fer le vieux pin de l'Armor,
Qui porte jusqu'au ciel sa tête vénérable,
Enfoncez la cognée au flanc de notre érable,
Et l'arbre résineux verse tout un trésor,
Et le bois canadien un miel incomparable.

La pourriture même a sa fécondité ;
Des germes tout-puissants sortent parfois des tombes :
Bonaparte rayonne après des hétérocombes
Dont l'horreur fait encor frémir l'humanité,
L'Eglise après la nuit morne des catacombes.

La mort n'existe pas ! la mort n'existe pas !
Tout sur terre évolue et se métamorphose ;
L'aile du papillon de la larve est éclosé ;
La poudre du chemin, que soulèvent nos pas,
Se transforme et devient fruit, graminée ou rcs.

Tout est fécond, coteau, vallon, fange, arbre embumé.
Tout palpite, le luth, le flot, l'aile, la feuille,
Le farouche novembre et le doux mois de mai.
Le lourd rocher muet est lui-même animé.
Tout vit, le grain qui germe et la fleur que l'on cueille.

Et les mondes lointains, dont sont peuplés les cieux,
Et pour qui notre terre est moins qu'une étincelle,
Gravitent dans l'éther où leur flamme ruisselle
Sans suspendre jamais leur cours majestueux,
Prouvent l'éternité de l'âme universelle.

La mort n'existe pas ! la mort n'existe pas !
Le père disparu dans l'enfant vit encore ;
Le cœur broyé conserve une fibre sonore,
Et ce que nous nommons en tremblant le trépas,
Au lieu d'être un couchant, est un lever d'aurore.

Ceux que nous chérissions ont clos leurs yeux lassés,
Et dorment en un coin du sombre cimetière.
Ils sont ensevelis à jamais sous la pierre,
Mais ils vivent toujours, car les doux trépassés
Au sommeil éternel ont rouvert leur paupière.

Non, ils ne sont pas morts. Ils vivent désormais
Dans un séjour auquel nul autre ne ressemble.
En laissant derrière eux un immortel exemple,
Ils ont, un jour, atteint le sommet des sommets,
D'où leur œil, enivré d'infini, nous contemple.

Ainsi que des oiseaux ils se sont envolés
Vers un ciel plus clément, vers un bord plus fertile.
Ils ont enfin trouvé l'impérissable asile.
Pour aller revêtir les manteaux étoilés,
Ils ont laissé tomber leurs vêtements d'argile.

Ils nous aiment toujours, ils nous suivent partout,
Ils sont restés pour nous les compagnons fidèles,
Attachés à nos toits comme les hirondelles ;
Et parfois nous croyons entendre tout à coup
Le timbre de leurs voix et le bruit de leurs ailes.

Et lorsque nous tombons ployés par les regrets,
Lorsque nous gémissons sous le poids de la chaîne
Qu'au baigne de la vie incessamment l'on traîne,
Ils viennent se pencher, la nuit, à nos chevets,
Et nous croyons sentir sur nos fronts leur haleine.

Des bords mystérieux où commence le ciel,
Ils nous disent de fuir le terrestre esclavage :
Tel de blancs albatros, dans l'ombre d'une plage,
De moment en moment jettent des cris d'appel.
A des oiseaux restés sur un autre rivage.

Et, guidés par leurs voix, soutenus par leurs bras,
Nous gravirons, un jour, la montagne éternelle,
Après avoir brisé l'enveloppe charnelle
Qui nous fait chanceler si souvent ici-bas...
Mais quand donc sonnera cette heure solennelle ?

Quand donc l'airain pieux sonnera-t-il nos glas ?
Quand donc, chers trépassés, viendra la délivrance ?
Quand donc auront cessé pour nous les durs combats ?
Qu'importe le moment ! Nous gardons l'espérance...
La mort n'existe pas ! La mort n'existe pas !

W. CHAPMAN.

EN VOYAGE

Le signal est donné. En route donc pour le Nord.
Mon brave compagnon—qui en a vu de belles dans
sa vie—et moi, nous nous installons à l'américaine,
ayant bien dans la tête la fanatique décision de ne
pas bouger d'un pouce, de peur de perdre une seule
des multiples impressions qui ne peuvent manquer de
venir nous assaillir durant ce trajet important au su-
prême degré.

Nous voilà roulant nos quarante milles à l'heure.
Les heurts par soubresaut, occasionnés par le frotte-
ment des roues sur le rail, dans un détour trop brusque,
font ressembler les passagers qui se promènent dans
la grande allée aux sacrificateurs de Bacchus, rendus
mal assurés dans leur marche. Ceci me rappelle le ré-
cent voyage que je fis dans l'Ontario, parmi nos com-
patriotes.

A regarder par la fenêtre, nous voyons accourir, à
une allure vertigineuse, de grands poteaux qui viennent

nous o
donne
part de
sa faul
bruit d
la cour
groupe
cieux.

Nou
gion q
Nou
étrang
dans u
voyage
gnon é
sables
difficile

la mai
—B
abouch
maison
lons, j
—O
—E
—C

de cou
—N
résolu
On a
saires
marche

Arri
notre
retrou
menço
Tactiq
raux, e
nous é
la guer
Une
œuvre,
nons.

Un c
arrog
verte
nant d
Nou
main,
Une
de ce
de Nor

Il va
rôle, d
nous n
Un c
à se re
dans le
Mais
d'éton
ce nom
On e
loin.

Que
fertile
Cete
tendre
Que
A la
tristes
provis
l'idée
la vie.